

Journée « Relations » PEPS (Sylviane Schwer org.)

30 mai 2008

Brentano et les relations

Frédéric Nef (EHESS/Institut Jean-Nicod)

La philosophie de Brentano est du début à la fin une ontologie. Elle traverse trois phases : conceptualisme, ontologie intentionnelle, réisme. Un des points de départ est la théorie aristotélicienne des catégories. Cette théorie est réinterprétée dans la phase réiste (cf. le livre *Kategorienlehre* qui réunit les textes inédits à ce sujet). Dans la *Psychologie d'un point de vue empirique* (1874, additions et révisions en 1911) il développe sa fameuse thèse de l'intentionnalité. La réflexion sur les relations est donc caractérisée par les traits suivants :

- retour à la théorie aristotélicienne en deçà des interprétations médiévales, qu'elles soient occamistes ou scotistes
- cadre catégoriel de la réflexion : recherche de classification, discussion de la thèse sur le quasi rien des relations
- évolution de la pensée de Brentano vers un réalisme extrême (réisme) le conduisant à la quasi élimination des relations.

L'intérêt de cette pensée des relations est donc triple : réception d'Aristote ; découverte de l'intentionnalité ; revalorisation de l'enquête ontologique (et non plus simplement logique).

Bibliographie

[1] Brentano, F. *Kategorienlehre*, Felix Meiner Verlag, éd. Kastil, 1985

Brentano, F. *Die Abkehr vom Nichtrealen*, éd. Mayer-Hillebrand, Felix Meiner, 1977

Brentano, F. *Psychologie d'un point de vue empirique*, révision J.-F. Courtine, Vrin, 2008

[2] Chrudzimski Arkadiusz : *Die Ontologie Franz Brentanos*, Kluwer, 2004

Fisette : introduction au volume *L'école de Brentano*, Vrin, 2008

Fugali, Edoardo : *Il tempo del sé e il tempo dell'essere. Coscienza e senso interno in Franz Brentano*, La città del sole, 2005

Nef, Frederic : « La théorie aristotélicienne des catégories et sa réinterprétation par Brentano », *Travaux de Logique*, Neuchâtel, Actes du Colloque sur les Catégories, 2000

Première période.

Est-ce que les relations comme « plus grand que » ou « créateur » sont d'authentiques prédicats ou pas ? Ils le sont en partie, comme nommément beaucoup de relations à Dieu doivent valoir vraiment comme des relations réelles, par exemple celle du créateur à la créature. Cependant en partie ils ne le sont pas, comme quand par exemple je dis que quelque chose est identique à soi-même.

Division des relations réelles et non réelles.

Les non réelles

- a) en raison du manque d'un terme
- b) dont le terme est un Objectif (*Objektivum*)
- c) ce qui est perdu ou gagné sans un changement du sujet
- d) d'où il suit que [sont non réelles :] les relations de ressemblance, de non ressemblance, de contraste (*Gegensatzes*) . Corroboration : (comparatif) Dieu. Voir ci-dessous.
- e) Relation de l'agir (*des Wirkens*). Même corroboration (voir en-dessous)
- f) Relations de souffrance (*Leidens*) dans les quelles une souffrance peut être dérivée d'un autre principe.
- g) Toutes les relations embrouillées (*verwickelte*)

Il ne reste donc que quelques relations réelles à Dieu.

De créature à créateur.

Ressemblance (*Ähnlichkeit*) avec le prototype (*Urbilde*)

Union hypostatique

Sont non réelles :

- a) Relations à ce qui n'est pas, ou aussi à ce qui a été etc. par exemple : n est plus grand que n'était m.
- b) Relations à soi-même quand la relation est à quelque chose d'autre. Ici la pluralité n'est donnée que par une opération de l'entendement qui met par dessus ,en face d'elle-même une seule et même chose.
- c) Les relations de Dieu à la créature. Si c'étaient de vrais prédicats, Dieu aurait des accidents. De plus Dieu serait vraiment (*real*) le même dans chaque relation,

qu'il y ait ou pas d'autres créatures. Quand je dis qu'il a une ressemblance à chaque créature, , qu'il crée etc., ce ne sont pas des prédicats réelles.

d) Ceci conduit à un autre critère très important. Si la ressemblance de Dieu à ses créatures et son action sur elles ne sont pas une vraie relation, alors il semble généralement que les relations de ressemblance des créatures entre elles et leur action sur d'autres [objets] ne sont pas non plus des relations réelles. Elles sont acquises et perdues sans une quelconque modification (*Änderung*) du sujet (chose, substance).

Que ceci n'apparaisse pas dans l'action a son fondement dans ce que l'action est réciproque et que dans une action nous mouvons d'abord nos membres vers l'extérieur.

Nous exprimons alors le principe ainsi : *ce qui est acquis ou perdu sans aucune modification du sujet n'est pas une relation réelle.*

(...) pas : « sans une certaine modification, une modification indépendante, » mais « par aucune modification du sujet », comme par exemple quand quelque chose cesse d'être plus grand, parce qu'une autre chose se développe à côté et le dépasse.

À partir de ceci n'apparaissent pas simplement [1] les relations de ressemblance et de différence, [2] les relations de ce qui est connu à celui qui connaît, [3] l'inverse, [4] la relation de l'agent au patient, mais [5] la relation du patient à l'agent n'est pas une relation réelle, dans la mesure où une souffrance peut toujours être dérivée d'un autre principe. Car sans modification du sujet cette relation à cette chose peut être supprimée. (...)

On remarque, ce qui n'a pas été encore dit , que la souffrance n'est pas un prédicat réel, mais seulement la relation de l'agent au patient ; (...)

Finalement sont non réelles les [6] *Denominativa mere extrinsecea** [dénominations purement extrinsèques] (...)

(Brentano Ms 96 XLVII in Chrudzimski 2004, p. 110-111 ; le ms 96 est un ms. de logique)

1867-1873 (cours de Métaphysique de Würzburg, donné entre ces deux dates).

* dénominations extrinsèques : cf *Kategorienlehre* p. 236 ss. Brentano se demande si l'on ne doit pas identifier *denominatio extrinseca* et *ens per accidens*. L'exemple de dénomination extrinsèque est le suivant : si je pense à un chasseur, qui est marié, sans penser qu'il est marié, je pense à un chasseur marié, ce qui est pour celui qui le pense une *denominatio extrinseca* : Aristote dirait que je pense au chasseur *kat' auto* et au marié *kata sumbebekos*

Période intermédiaire

Comment cela se passe-t-il dans ce contexte avec les relations que nous avons considérées ? [Sont-elles] toutes réelles [ou] toutes non réelles ou en partie [réelles et en partie non réelles] ? (...)

- (1) Que maintenant au moins une partie ne soit pas réelle est facile à voir : toutes celles en l'occurrence qui [subsistent] entre deux non réels ?
- (2) La même chose s'applique cependant aussi à d'autres qui sont établies entre des réels et des non réels ?

Ainsi la relation de ressemblance et de différence.

Ainsi par exemple une relation de ressemblance entre un rouge et un autre rouge (...) n'apporte rien de nouveau, pas de modification réelle. Ce ne sont pas des relations *cum fundamento in re*.

(3) Ce qui vaut de la ressemblance et de la différence vaudra aussi des nombres et d'autres ensembles (*Mengen*) ; en effet ces collectifs reposent complètement sur la ressemblance et la différence.

On peut dire la même chose de tous les collectifs. L'individu qui consiste en parties de ceux-ci peut être réel, mais par le tout (*das Ganze*). (...)

Il en va de même pour la grandeur et la forme.

(4) Il reste à considérer les relations entre les parties et les relations entre elles et les tous.

Les [parties] métaphysiques, logiques, métaphysiques. Déjà avec les premières, nous voyons qu'il s'agit d'un cas complètement différent.

Bleu avec la détermination spatiale a et rouge avec la détermination spatiale b [sont] manifestement quelque chose de différent que bleu avec la détermination spatiale b et rouge avec [la détermination spatiale] a ; et cependant a, b, rouge et bleu sont réels (*wirklich*).

Ici aussi la relation doit être vue comme quelque chose de réel.

La même chose vaut de la relation du tout logique à la partie logique ; le rouge ne se tient pas à l'égard de la couleur, dans la mesure où elle est contenue dans le bleu, dans la même relation et la même connexion (*Verbindung*) dans laquelle elle se tient à de ce qu'il y a de réel en elle.

Au contraire, on peut dire du tout physique (...) qui repose sur des relations spécifiques de différences spatiales, que ses relations aux parties physiques ne sont pas des relations réelles. Avec ses trois tiers le continuum est donné d'emblée et n'ajoute rien de réel.

La même chose doit valoir des éléments ultimes du continuum [-] des frontières [-]. Pourtant nous avons une raison certaine de supposer ici une autre sorte de relation, en l'occurrence la relation de causalité. On peut facilement s'apercevoir que sans elle un continuum [serait] impossible, qu'une frontière [n'est rien] pour elle-même, mais qu'elle est quelque chose seulement en relation avec d'autres [frontières].

Nous avons donc trouvé :

(1) des relations non réelles sans un fondement réel
[*reales Fundament*]

(2) des relations non réelles avec un fondement réel
(direct ou indirect)

(3) des relations réelles certaines.

Dans la considération des manifestations psychiques, nous trouverons dans les relations causales d'autres relations telles que celles-là (...) <obscur>

Ms. EL 72 p. 218-220 (cours de logique **1884-1885**)

Période finale du réisme

Ce qui se rapporte à quelque chose

Je souhaite restituer au mieux le *pros ti* grec. L'expression relation (*Relation*) (rapport (*Verhältniss*)) se tient par rapport à lui comme l'abstractum correspondant vis à vis du concretum.

On peut se demander si nous avons ici affaire à une expression synonyme ou homonyme c'est-à-dire si tout ce à quoi s'applique ce concept tombe sous quelque chose d'homogène (*eniheitlichen*).

On peut se demander de plus si les *relativa* appartiennent aux réels ou aux soi disants *entia rationis*.

De plus une divergence d'opinion demeure sur le fait de savoir si l'existence du terme d'une relation peut être obtenu de la vérité d'un attribut relatif. On doit de plus se demander si toutes les déterminations relatives sont des accidents ou bien si l'on peut en trouver qui sont substantielles.

Peut-être l'une ou l'autre de ces questions ne doit pas être tranchée en lien avec ce qui est relatif déjà une coup d'œil est requis sur les classes les plus importantes de relatifs.

2. L'antiquité a déjà reconnu que le relatif se divise en plusieurs classes, qui se distinguent par de nombreuses caractéristiques. Aristote distingue la classe où il s'agit de comparaison, celle où il s'agit de raison (*Ursache*) et de cause (*Verursachtes*) et celle où il s'agit du pensé et du pensant. Il reste à déterminer s'il a atteint par là une complétude.

3. Pour ce qui touche la question du caractère réel des relatifs, beaucoup semblent portés à le contester et à les compter comme des *entia rationis*, comme les abstraits et les négatifs.

Leibniz qui tient toute pluralité de choses comme un *ens rationis*, a par exemple considéré les relatifs comme des choses mentales (*Gedankendinge*).

Aristote n'est pas allé assez loin, mais il a également décrit le relatif comme de ces catégories qui ont le moins d'être de tous. Comme signe de cela il y a le cas qu'un attribut relatif peut être acquis ou perdu par une chose, sans que cela ne modifie rien à la chose, comme par exemple Cajus qui est plus grand que Titus et commence à devenir plus petit quand Titus grandit (...).

4. Si on demande de savoir pourquoi une relation disparaît, on répond que cela arrive toujours dès que le terme de la relation cesse de subsister. On se réclame à ce propos de la doctrine d'Aristote, selon laquelle la vérité d'une détermination relative appartient à l'existence du terme.

5. On peut cependant se demander si cette doctrine est exacte. Aristote lui-même laisse valoir une exception à ce principe, dans la mesure où il affirme de l'une des classes de relations, qu'elle est vraiment réelle, alors même qu'elle ne possède pas de corrélat. Il s'agit de la relation de la pensée au pensé (*des Denkens zum Gedachten*). Le pensée est certes un pur *ens rationis*. Voit-on juste sur ce point, alors ce que Aristote affirme des autres n'est pas vrai de cette classe, à savoir que l'attribut relatif peut naître ou disparaître sans modification du sujet. Ce que pense le pensant (*das Denkende*) n'a certes pas besoin d'exister. (...)

6. <relations de comparaison, subsistant sur des non existants ; relations de causalité où l'absence d'une cause produit un effet>

7. Que décider de tout cela ?

La question se résout facilement, si l'on prend soin d'éviter toute querelle de mots et que l'on porte attention à la caractéristique qui est attachée à la pensée qui relie (*beziehenden Denken*). Si celle ci peut être une pure représentation (*ein bloss vorstellendes*) ou jugeante (*ein Vorstellendes*) ou bien tranquillement une relation à soi-même < ? >, il s'agit toujours là d'une pluralité du représenter, d'un représenter avec des mondes divers. Une chose est représentée *in modo recto* et une autre *in modo obliquo*.

Le représenté *in modo recto* doit exister, quand le relatif doit être ; le représenté *in modo obliquo* cependant non, à l'exception de cas très particuliers, comme par exemple une reconnaissance évidente (*ein evident Anerkennende*) ne peut exister sans que la chose reconnue existe.

Nous avons trouvé par là le concept homogène pour tous les relatifs : il ne s'agit de rien d'autre que d'une détermination telle, où quand on la représente, on représente quelque chose *in recto* et quelque chose *in obliquo*.

<8 : comparaison de cette définition avec ce classement ;
9 : continu, frontières, plérose>

.../...

(Ms. **8 janvier 1915** in *Kategorienlehre*, p. 166-176)